REVUE DE PRESSE

Le Parisien

Quel bonheur, CES AUTEURS !

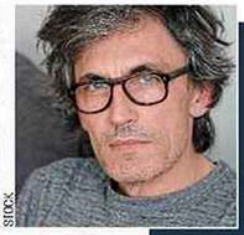
RENTRÉE LITTÉRAIRE *Des publications de l'automne, notre expert Pierre Vavasseur a retenu une première salve de pépites.*

Dans une rentrée littéraire d'automne qui compte 581 titres, il y a longtemps que la littérature française, soit 390 ouvrages, n'avait fait aussi excellente figure. Quel crève-cœur de choisir ! En voici déjà 10, mais ils sont nombreux, les auteurs à mériter d'ouvrir le ban. Citons-en quelques-uns, nous y reviendrons : Amélie Nothomb, Marie Richeux, Brigitte Giraud, Alma Brami, Patricia Reznikov. Notons que ce cru 2017 se distingue par un retour à la famille et une forte présence de l'histoire algérienne et de ses blessures. Belles lectures !

PIERRE VAVASSEUR

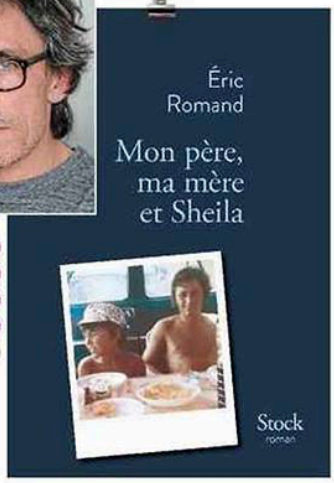
LP/ARNAUD DUMONTIER

Romand pour l'amour de Sheila



STOCK

EN DÉPIT du drame qu'elle vient de traverser avec la mort de son fils, Sheila n'a pas seulement fait son retour sur scène. Elle est également présente dans les librairies grâce au premier roman absolument remarquable dont le style près de l'os et la capacité d'inviter le lecteur à visiter la France acidulée des années 1970 ne devraient pas déplaire à Annie Ernaux. Nul besoin pour l'auteur d'inventer le prénom de son narrateur. Eric, c'est lui. Il raconte son adolescence entre sa passion pour l'interprète de « L'école est finie » et des parents gênés par le manque de virilité de leur fiston. Les années passent, Eric est devenu coiffeur et gagne très bien sa vie. Quant au père, il pousse le bouchon un peu trop loin et le disque de la vie se raye. Romand ne coupe pas les cheveux en quatre. Coup de maître.



« Mon père, ma mère et Sheila », d'Eric Romand, Ed. Stock, 109 p., 14,50 €.

Le Point

Eric Romand, pourquoi Sheila ?

« Mon père, ma mère et Sheila », d'Eric Romand (Stock, 112 p., 14,50 €).

Souvenirs, souvenirs… Eric Romand avec son père, figure d'un album de famille poignant dans la France des années 1970.

BENEDICTE FOSSEY - DR

« *Je rêvais d'être Sheila, je rêvais d'être né ailleurs.* » Nous sommes dans la France populaire des années 1970, dans la région lyonnaise. Eric Romand raconte une famille apparemment ordinaire, la sienne. Un père un peu tombeur, une mère qui s'enorgueillit de la beauté des fleurs qu'elle cultive et de ses menus de Noël minutieusement préparés. Et deux enfants, dont le narrateur, Eric, avec son mange-disque pour trésor et Sheila comme première grande passion. Pourtant, la violence est là, en sourdine. Dans les colères du père et les disputes entre les parents (« *Ma mère avait beau redoubler d'efforts pour que ma sœur et moi ne nous apercevions de rien, sa tristesse contaminait notre soupe de pâtes alphabet* »). Mais aussi dans le regard que les proches posent sur ce jeune garçon qui commence à comprendre que les filles ne l'attireront jamais : « *Moi qui dessinais des robes et coiffais les poupées de ma sœur, j'ajoutais au malaise en provoquant la fureur de* [mon père] *et la désolation de* [ma mère]. » Eric Romand dessine cet album de famille par fragments, comme autant de chromos cocasses ou poignants. C'est avec une élégante sobriété qu'il dresse son « Je me souviens ». Jusqu'à ce que, tout en douceur et comme par surprise, l'émotion surgisse, puissante, dans ce premier roman aux airs d'« Eddy Bellegueule » doux, mais pas sans cruauté ■ S. P.

Ce que j'ai vraiment aimé dans ce livre, c'est qu'il y a quelque chose vraiment d'ordinaire, puis en fait au sein de cette banalité là, peu à peu il y a comme dans toutes les vies du tragique qui va finir par s'installer sans qu'on s'en aperçoive et cela se fait avec beaucoup de délicatesse. C'est super.

Christine Angot

J'ai adoré ce livre. Il ressemble au polaroid. Il y a les frites, on voit le père, les couleurs un peu passées, il y a tout.

Yann Moix

ELLE

PREMIER ROMAND

PAR MARGUERITE BAUX

Au théâtre, dans la mode, dans le cinéma, certains le connaissent déjà comme coiffeur sous le nom de Roman. Mais pour signer son premier livre, il a repris le « d » qui lui vient de son père et qu'il avait abandonné pour se « faire un nom », le sien. Bien caché derrière son titre gentillet, « Mon père, ma mère et Sheila » n'est pas un mignon album de famille, mais un récit d'enfance en terre de malaise, une histoire à la fois banale et poignante d'homosexualité en milieu populaire. Né en 1964, Eric Romand grandit dans une famille de machos moyens. Les hommes font des blagues sur les « pédés » à l'heure du pastis, les sous-pulls grattent et les vacances se passent au camping. Dans sa chambre, le petit garçon écoute Sheila sur son mange-disque rouge, il se rêve en robe. Tout le monde comprend, mais personne n'en parle. Sans en faire tout un roman, justement, l'auteur raconte sous forme de vignettes, comme dans un album qu'on feuillette vite pour ne pas laisser l'émotion monter, les regards qui se détournent, les mensonges, les gestes qui manquent. Cinglants ou nostalgiques, les petits paragraphes s'enchaînent, et l'enfant s'endurcit. Sa vengeance sera terrible. Mais personne ne se fait rouler dans la boue comme chez Eddy Bellegueule, on pense plutôt à Didier Eribon pour la tendresse, à Annie Ernaux pour les objets qui signent une époque. Adolescent, Eric Romand voulait devenir architecte. C'est sa mère qui a choisi pour lui le métier de coiffeur. Un cliché dont il sort aujourd'hui en écrivant ce petit livre dur et entêtant, qui sonne juste de bout en bout. ■

« MON PÈRE, MA MÈRE ET SHEILA », d'Eric Romand (Stock, 112 p.).

Libération

Eric Romand Mon père, ma mère et Sheila

Nous sommes immédiatement dans le bain, à la fois celui d'une époque et celui de la famille de l'auteur. C'est le temps du Nounours de *Bonne Nuit les petits* ; Sheila et Ringo font la une de *Podium* et de *Salut* avec leur bébé. La famille de son côté est en ébullition permanente, elle ne pourra que mal terminer. Le grand-père de l'auteur ne voulait pas donner sa fille à un *«bon à rien»*. Les années passent à la vitesse de la lumière : le couple divorce en 1976, un an après la loi sur le consentement mutuel. L'auteur doit vivre avec son père, c'est exactement ce qu'il redoutait mais les parents en ont décidé ainsi. Eric Romand est gay, il le cache mais il espère être découvert. Il devient coiffeur. Le récit, bref, ouvre des fenêtres sur les décennies de sa vie. Nous voici pour finir en 2012 : il y a eu un suicide et beaucoup de larmes. Le texte est préservé du sentimentalisme tant il avance sur les chapeaux de roue. Le sujet en est les drames causés par le silence et les occasions ratées. **V.B.-L.**

l'express

CULTURE

LA LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

ROMANS

MON PÈRE, MA MÈRE ET SHEILA
PAR ERIC ROMAND.
STOCK, 112 P., 14,50 €.
♥♥♥♡ Des séquences brèves, sans effets de manches. Eric Romand, né en 1964, écrit à l'os pour dire une jeunesse à Villeurbanne dans les années 1960-1970, entre R12 (de la famille) et Peugeot 504 (du grand-père). La mère a la main verte et le père, la main baladeuse et le coude haut. Ambiance Guy Lux, Drucker, Danièle Gilbert et disputes parentales. Eric, lui, se réfugie auprès de ses 45-tours, tubes de Sheila et corps de garçon en tête, sous le « regard glacial » du paternel. Pas de drame extraordinaire dans cette famille du peuple, juste un divorce et les classiques réflexions « antitantouses » et anti-Arabes. Eric Romand voulait être architecte, il sera coiffeur. Et écrivain, comme l'atteste ce premier roman plein de tact et de pudeur qui sur un ton fort différent de celui d'Edouard Louis mais tout aussi juste et sensible, montre combien il était compliqué de vivre sa différence dans la France d'hier. ***M. P.***

Mon père, ma mère et Sheila d'Eric Romand (éditions Stock)

Une vraie découverte : Une découverte qui vous brise le cœur, souvent. Un homme se souvient de son enfance, dans un milieu populaire des années 70 et 80.
À la fois très personnel et universel, cet album de famille est le vôtre !

Olivia de Lamberterie

PARIS MATCH

ERIC ROMAND
STRESS ET PAILLETTES

Son premier livre, « Mon père, ma mère et Sheila », est une bouleversante confession intime... et une révélation littéraire. PAR VALÉRIE TRIERWEILER

Gamin, il rêvait déjà de s'exprimer, d'écrire, jouer, créer. Et parce qu'il n'était pas un petit garçon tout à fait comme les autres, Eric Romand a vu ses rêves se briser à l'adolescence. Trop de moqueries, de brimades, pas assez d'encouragements ont eu raison de ses envies. « Mais j'ai continué à me raconter des histoires dans ma tête. » Avoir envie de mettre des robes, de s'approprier la silhouette de Sheila, de se donner des rôles de femme n'est pas chose aisée quand on habite la banlieue populaire de Lyon dans les années 1970. Il lui aura fallu atteindre le cap de la cinquantaine pour franchir aussi celui de l'écriture autobiographique. « Je me sentais malheureux alors que tout allait bien. Je coiffais dans le milieu du théâtre, et peu à peu l'écriture s'est désacralisée. »

IL EST DEVENU COIFFEUR SUR LES CONSEILS DE SA MÈRE ET CONTINUE D'EXERCER SA PROFESSION DEUX JOURS PAR SEMAINE AU STUDIO MARISOL, UN SALON PARISIEN

Déjà coauteur de pièces de théâtre, Romand a eu besoin de se « mettre au clair » avec lui-même. Se mettre au clair, c'est faire face à la honte qui l'a étreint, enfant ; au rejet parental qui l'a contraint, adulte. Se laver du sentiment d'avoir été « sale » quand il a affiché son homosexualité alors qu'il était sali par les siens. Et puis, il y a ce milieu social où tout lui semble triste et étriqué. « Je me disais que j'aurais eu plus de chance si j'étais né dans une famille riche. » Une famille qui décide pour lui qu'il sera coiffeur. Il l'est toujours, parce qu'il a gardé de ses origines ce bon sens : « On ne lâche pas la proie pour l'ombre... » Ses grands-parents lui ont appris que « quand on veut, on peut ».

Comme l'Eddy d'Edouard Louis, il avait sa belle gueule qui lui a ouvert des portes. Depuis, ce sont des ailes qui ont poussé. Son livre a reçu le meilleur accueil qui soit de la critique parisienne. Même Yann Moix n'a pas joué le matamore et l'a qualifié de littérature, c'est dire ! Le bel Eric ne s'est pas censuré, il a déposé sur ces pages les blessures du cœur, les petits bobos comme les grandes douleurs. Son livre est de la veine des Annie Ernaux ou des Didier Eribon. Chez ces gens-là, on est économe de mots mais on sait décrire à la perfection une toile cirée comme un sentiment refoulé. Dans ce monde-là, on ne filtre pas la vérité, on ne joue pas avec la sincérité. Son écriture est forte mais tout en légèreté, rien d'indigeste, un nuage de subtilités sur un lit de condensé. Depuis l'écriture de ce livre, Eric Romand est passé de l'autre côté. De celui qu'il admire, celui des écrivains, même s'il garde un sentiment d'illégitimité pour ne pas avoir fait d'études. Il n'est pas le coiffeur qui écrit, mais un écrivain qui coiffe. Et qui coiffe au poteau bien des écrivains. Il se sent heureux dans sa vie d'homme, d'homme homosexuel. Il est amoureux et sa mère ne dit plus « ton collègue » quand elle parle de son compagnon. Voilà, les choses qui n'avaient jamais été dites sont désormais écrites. De sa rencontre avec Sheila, il conserve l'image d'une femme drôle et détachée. Exactement ce qu'il a aimé. Ce qui lui a tant manqué dans son enfance. ■ @valtrier

« Mon père, ma mère et Sheila », d'Eric Romand, éd. Stock, 108 pages, 14,50 euros.

Coup de cœur

Romand... et théâtre

C'est le Nouvel An et, comme chaque année, la famille se retrouve autour du gratin de Suzanne. Suzanne (l'excellente Annie Grégorio), c'est la mère. Une bouche pleine de gouaille et un avis sur tout. Elle a trois enfants : Sylvie, comédienne à la petite semaine et éternelle célibataire ; Titou, son fils adoré, homosexuel, une tare pour le père et un déni pour la mère, parti réussir sa vie au Canada ; et Michel, un raté. Avec Gwendoline, la bru, il fait ronronner le garage de son acariâtre de père en fin de vie. On ne comprend sa présence que par les vociférations qu'il claironne de l'étage. Et puis tout explose, les vieilles rancœurs resurgissent, les secrets de famille, les choses inavouables... La belle-fille a couché avec le père, la fille n'est pas de la mère, quant aux fils... Un vaudeville de notre époque, coécrit par Eric Romand, aux quiproquos burlesques qui nous emmènent du rire aux larmes. Ça fuse, ça balance, ça déballe. Hilarant ! Elisabeth Lazaro

« Comme à la maison », de Bénédicte Fossey et Eric Romand, au Théâtre de Paris, jusqu'au 31 décembre.

ERIC ROMAND

"J'étais décalé avec mon milieu"

C'est une des jolies surprises de cette rentrée littéraire. Éric Romand, 53 ans, publie son premier roman, "Mon père, ma mère et Sheila", où il revient sur son enfance à Lyon, dans un milieu populaire, alors qu'il découvre son homosexualité. Interview.

Par Maud Guillot

Ce roman est-il totalement autobiographique?
Éric Romand: Oui. C'est un livre très personnel. J'avais des images en tête, plus ou moins floues, sur mon enfance, certaines anodines, d'autres plus graves. Je les avais rédigées sous forme de fragments. Je voulais vraiment être dans le constat, pas dans les interprétations, d'où l'écriture très sèche. Au départ, ces souvenirs étaient désordonnés, mais ça a fini par donner un livre.

Pourquoi l'écrire aujourd'hui, à 50 ans?
Je n'avais jamais pris le temps avant. J'avais déjà écrit un peu, mais sans résultat. Puis c'est devenu une nécessité personnelle, une sorte de mise au point que je devais faire avec moi-même. Notamment ce rendez-vous manqué avec mon père qui reste une blessure. Il me fallait aussi suffisamment de distance pour ne pas être dans le règlement de comptes.

Qu'avait-elle de si spécifique, votre famille?
Rien. J'ai grandi dans un milieu populaire, pas pauvre, mais sans culture et sans réelle ouverture à l'autre et à la différence. Mes grands-parents, originaires de Saint-Genis-les-Ollières, étaient épiciers à Villeurbanne, mon père était ouvrier. Les familles respectives de mes parents ne souhaitaient pas qu'ils se marient et ne se parlaient pas. Mais j'ai surtout très vite senti que je ne collais pas à leurs attentes et à leurs codes. J'étais attiré par des camarades garçons. J'avais envie de me maquiller…

Et vous étiez fan de Sheila…
Oui, il faut comprendre que la télévision était notre ouverture sur l'extérieur car on n'allait pas au cinéma, on n'avait pas de livres. Sheila était une star très accessible, légère. Quand je la voyais, elle avait l'air de s'amuser beaucoup, elle avait des tenues extraordinaires, ultra-féminines. Je m'identifiais à elle.

C'est donc un livre sur la difficulté d'être homosexuel dans cette famille un peu "rustre"?
Oui, mais plus globalement, quand, enfant, on est en décalage avec son milieu, on pense qu'on n'est pas normal. C'est un déchirement. Puis, on a la volonté de s'en extraire, juste pour survivre et ensuite s'épanouir. Mais en sortant du cadre, on vit aussi avec un sentiment de trahison.

Et vous, comment vous en êtes-vous sorti?
Je voulais devenir architecte mais ma mère m'a poussé à devenir coiffeur pour des raisons financières. Elle trouvait que je "présentais bien" et se souvenait que j'aimais couper les cheveux des poupées de ma sœur… J'ai donc commencé chez Jacques Dessange, place Maréchal Lyautey à Lyon. Je me suis investi à fond dans ce métier car j'y cherchais une forme de revanche sociale, une légitimité. Je suis ensuite parti à Paris et je suis devenu coiffeur pour le théâtre et le cinéma. J'avais cette envie de paillettes, de raconter des histoires… Métier que j'exerce encore aujourd'hui et dans lequel j'ai une certaine reconnaissance.

Vous avez fui Lyon que vous trouviez étriquée?
Non, j'ai quitté Lyon pour une expérience à "la capitale" mais aussi pour pouvoir me réaliser loin du berceau familial. Il se trouvait qu'il était à Lyon, c'est tout. J'y ai gardé grand nombre d'amis et j'y reviens avec un mélange de plaisir, mélancolie, nostalgie et un léger pincement au cœur.

"J'ai grandi dans un milieu populaire, pas pauvre, mais sans culture et sans réelle ouverture à l'autre et à la différence. J'ai très vite senti que je ne collais pas à leurs attentes et à leurs codes"

Et avez-vous pu rencontrer Sheila?
Oui, à l'occasion de la sortie de mon livre. Elle est venue sur ma première promo télé. Elle a beaucoup d'humour. Je me suis dit que j'avais adoré, enfant, quelqu'un d'humainement bien. Je l'écoute encore de temps en temps, notamment quand je suis seul. Et pas honteusement. C'est mon effet "madeleine". Elle m'a invité à son concert et j'y suis allé avec plaisir.

Ce livre vous a-t-il apaisé?
Oui, le processus créatif fait du bien. D'ailleurs, j'écris aussi du théâtre. J'ai même une pièce qui est jouée en ce moment à Paris, *Comme à la Maison*, avec Annie Grégorio. Et puis, je pense avoir trouvé le bonheur, personnellement, avec des hauts et des bas comme tout le monde! Mais j'évolue dans un univers plus simple, où l'acceptation de la différence va de soi.

Comment ce livre a-t-il été reçu par votre mère?
Elle a été la première à le lire. Elle a réagi plutôt positivement. Je pense qu'elle a pris conscience que j'ai fait mon chemin malgré tout. En fait, dans ma famille, on ne manquait pas d'amour, mais il y avait une incapacité à parler des choses, à supporter le regard des autres. Ma mère voyait très bien que je n'aspirais pas à jouer au foot puis à me marier. Mais elle ne m'a pas pour autant soutenu. Il a fallu que ce soit moi qui m'affirme. Je sais que j'égratigne mes parents dans ce livre, mais il n'est pas violent et on comprend aussi leur positionnement: ils ont fait ce qu'ils ont pu…

Pensez-vous que c'est plus facile pour les jeunes homosexuels aujourd'hui?
Malheureusement non. Je le constate puisque je m'intéresse à l'association le Refuge, qui accueille des jeunes homosexuels rejetés par leur famille. Et ce n'est pas propre aux milieux populaires. Là où il y a de l'ignorance, ailleurs, il peut y avoir des tabous religieux. Les mentalités évoluent lentement. Il y a même des régressions, avec des crispations comme avec le débat autour du mariage pour tous. Cela dit, je n'ai pas écrit un livre militant. Je n'ai pas cette prétention.

Mon père, ma mère et Sheila, Éric Romand, aux éditions Stock, 112 pages, 14,50 euros

Années 70

Mon père, ma mère et Sheila, c'est d'abord une époque: les années 70, à Lyon. Éric, l'auteur, est issu d'un milieu populaire, entre un père ouvrier brutal et infidèle, qui finira par se suicider, et une mère pas forcément protectrice. Il grandit en rêvant de son idole, Sheila, qu'il regarde à la télévision et qui l'éblouit. Cette fascination ne plaît pas à ses parents qui perçoivent que leur fils a des orientations "bizarres". C'est d'ailleurs la question de l'homosexualité à l'adolescence que l'auteur aborde avec pudeur, avec les yeux d'un petit garçon qui se comprend différent et se voit incompris. Ce petit livre de 100 pages, écrit avec de courts paragraphes, pas forcément chronologiques mais se basant sur des souvenirs, est une vraie découverte.

ELLE.fr

« Mon père, ma mère et Sheila » : il faut lire le premier livre d'Eric Romand

Publié le 23 août 2017 à 09h00

C'est un premier roman qui nous a beaucoup émues. Son auteur, pourtant, a eu une autre vie avant la littérature. Pour ça, et plein d'autres raisons, nous voulions vous parler de son livre.

Eric Romand est coiffeur. A Paris, beaucoup de personnes (très) bien coupées se passent son nom sous le manteau. Son carnet d'adresse ferait pâlir d'envie bien des attachés de presse. A côté de cette activité où il excelle déjà, Eric Romand écrit. Pour le théâtre, et maintenant pour la littérature. Rien que pour ça, parce qu'on aime l'idée du « late-blooming », où l'idée qu'on peut s'accomplir tard, s'épanouir à maturité, et que tout n'est pas fichu si on n'a pas monté sa boîte à 23 ans ou acheté sa Rolex à quarante. Et, surtout, parce que ce roman auto-fictionnel est une pépite.

Son héros, le narrateur, issu d'un milieu populaire, raconte cette enfance où il planque du mieux qu'il peut une « différence » qu'on devine, et dont on oublie parfois aujourd'hui qu'elle était plus souvent encore une souffrance alors, un tabou pour beaucoup de garçons dont les papas et l'entourage empêchaient l'idée même qu'elle puisse exister. Il y a du Eddie Bellegueule dans ces lignes mais il y a aussi et surtout tout une époque resurgie de la prose délicate de l'auteur. Les années 70 et 80 sont embrassées avec une affection qu'on devine bien souvent douloureuse, mais aussi pleine de nostalgie. Si Sheila connut récemment une actualité tragique qui la remit à la une des tabloïds, la chanteuse n'apparaît ici que comme le symbole d'une époque révolue, mais aussi comme l'image d'une grande sœur rêvée par le narrateur, un idéal de vie et de liberté qui lui permet de croire en un avenir meilleur, où on ne le jugera plus pour ce qu'il est, et où ses parents seront fiers de lui, peut-être, enfin. Où ils le lui diront. Nous, on lui dit tout de go. Fier, il peut l'être, de ce récit qu'on lit d'une traite, la gorge parfois serrée par la cruauté, souvent par la poésie qui émane de de cette jolie plume qu'il nous tarde de retrouver.

Livres : le top ten du mois d'août

LIVRES HEBDO

AVANT-CRITIQUES
RENTRÉE LITTÉRAIRE

Premier Romand

23 août >
PREMIER ROMAN France

Bien des années après, Eric Romand met en mots les souffrances de son enfance.

Comme nombre de primo-romanciers, Eric Romand utilise le premier matériau de tout écrivain : ses souvenirs d'enfance, ce parcours sur lequel on se penche à nouveau, passions et tensions apaisées. Ne serait-ce qu'avec la mort de certains des protagonistes.

Ce qui est le cas du père du narrateur, ouvrier brutal et macho, devenu de plus en plus violent et alcoolique, quasiment SDF, et qui s'est suicidé en 1987, non sans avoir laissé derrière lui une lettre d'adieu troublante, bouleversante *a posteriori* : « *Je t'écris ces quelques mots pour te dire que je vous adorais tous les trois, Julie, Nadine et toi* »… Et pourtant, il a pourri la jeunesse de son fils, qu'il appelait « *Riquette* » ou « *Postière* » quand il ne le traitait pas de « *tantouse* » ou de « *tante* » On est dans les années 1960-1970, à Villeurbanne, dans un milieu populaire, et les différences passent mal, qu'elles soient ethniques ou sexuelles. L'oncle Joanès déjà, « *PD* », est méprisé, Gladys la cousine par alliance, noire, tout juste tolérée.

BÉNÉDICTE FOSSEY/STOCK

Eric Romand

Alors, que dire quand Eric, plutôt que parader en tenue de foot, préfère se travestir en Sheila, son idole, se maquiller, et vivre ses premières expériences avec Abel, ou Igor ? Heureusement, il y a ses grands-parents maternels, plus ouverts, plus tendres, chez qui il part vivre après l'explosion du couple parental. Viré du collège, il se lancera dans la coiffure, où il réussira brillamment.

Racontée de façon fragmentaire, avec sincérité, pudeur et émotion à la fois, cette histoire hélas ordinaire rappellera des souvenirs à certains, et parlera à tous. Même si des progrès ont été accomplis, le sort des jeunes gays hors des grandes villes n'est toujours pas facile. Pour arriver à survivre, souvent, comme Eric Romand, ils doivent se dissimuler, en attendant leur heure, généralement un premier amour. **J.-C. P.**

ÉRIC ROMAND
Mon père, ma mère et Sheila
STOCK

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 14,50 EUROS ; 112 P.
ISBN : 978-2-234-08357-8
9 782234 083578

madame FIGARO

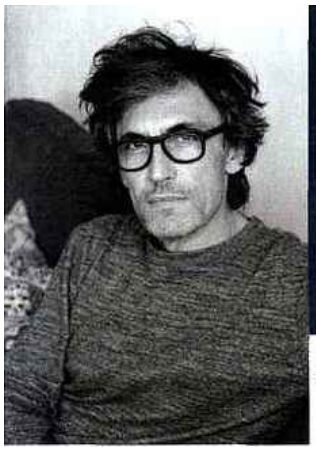
ROMAN

MON PÈRE, MA MÈRE ET SHEILA d'Éric Romand

QUI ? Auteur de théâtre, coiffeur inspiré, ce beau gosse peut ajouter à son *arc déjà fort prolifique celui de romancier Avec un nom pareil, en même temps*

QUOI ? Chez les Romand, on roule en R12, on porte des sous-pulls en nylon, on passe l'eté au camping Beauséjour en écoutant Gilbert Bécaud et cette pauvre Sheila, qui n'en finit pas de revenir On est dans les années 1970-1980, et les parents d'Éric auraient préféré une fille.

ON AIME : le style ! D'une écriture fragmentée, où les saynètes se succèdent comme autant d'instantanés – des Polaroid, forcément –, il reconstitue l'époque avec tout ce qu'elle comporte de souvenirs et de figures emblematiques, jusqu'aux mots et expressions qui font sourire. Fin, drôle, et terriblement nostalgique Une gourmandise, un Mistral gagnant ! **V. G.**



Éditions Stock, 112 p., 14,50 €.

L'OBS

ROMAN

MON PÈRE, MA MÈRE ET SHEILA
PAR ÉRIC ROMAND
Stock, 112 p., 14,50 euros.

★★☆☆ Comme en écho à celui d'Edouard Louis, Eric Romand aurait pu intituler son roman « En finir avec Riquette ». C'est le surnom que lui donnait son père, ouvrier violent et porté sur la bouteille, pour moquer ses manières efféminées. Dans le Villeurbanne des années 1970, être fan de Sheila et rêver de se voir offrir à Noël une *« robe de princesse »* vous classait vite fait parmi les *« tantouses »*. A travers cette chronique familiale fragmentée, Romand retrace avec humour et sobriété son cheminement vers une homosexualité assumée. Beaucoup s'y reconnaîtront.

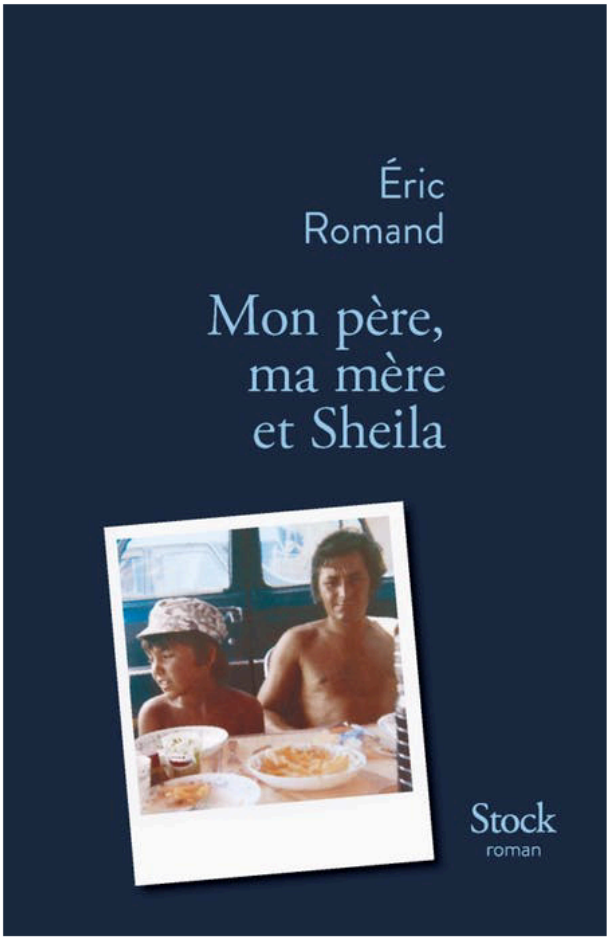
VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND

L'OFFICIEL

"Mon père, ma mère et Sheila", d'Éric Romand (Éd. Stock, 14,50 €).

Jeune premier

Dans la mode, il est connu sous le nom de Roman, sans "d". Dans *Mon père, ma mère et Sheila,* très court récit autobiographique, le coiffeur Éric Romand livre son enfance crue, ballottée dans les rituels populaires des années1970 et1980, entre une mère qui se tait, un père hostile à ses manières efféminées et Sheila, dont il ignore encore qu'elle est un "*chanteur à pédé*", comme ils disent. Mange-disque, camping, initiations secrètes, revanche sociale : dans la succession de vignettes claquant comme des gifles, un émouvant récit tenu par le non-dit des sentiments et une terrible guerre de la tendresse entre père et fils.



GRAZIA.fr

Avec son premier roman, Eric Romand fait mouche

Par Charlotte Roudaut - Le 30 septembre 2017

LIVRE - Les années 70-80, un milieu populaire, Sheila à la télévision et des rêves de gosses...

Ceux qui connaissent Eric Romand et sa brillante carrière de coiffeur de mode, le redécouvrent ici - parfois le souffle coupé - dans ce premier roman incisif. Ses "fragments" comme il se plaît à les qualifier, racontent les premiers moments de sa vie à bord de la Renault Estafette de son grand père adoré, à la maison devant la table à roulette de la télévision en plaqué acajou brillant.

Et son quotidien dans ce milieu populaire des années 70-80, *"tout ce qu'il y a de plus ordinaire"* surenchérit sa mère avec fierté. A ses côtés, un père complexé, violent, mal aimant. Son chat, Mickey. Et Sheila, cette icône à paillettes, porteuse d'espoirs pour

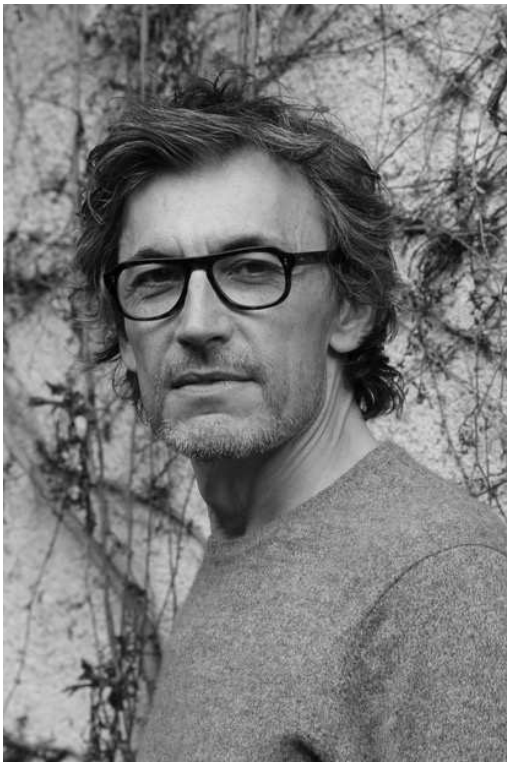
Un récit fulgurant qui file droit au coeur

Il se serait bien vu architecte. Sa mère l'orientera sur un C.A.P coiffure. C'est drôle, cru parfois triste. Une écriture sincère, d'une existence prédestinée, qui ne capitule jamais. Un récit fulgurant qui file droit au cœur et ravive les rêves de gosses. Remarquable.

Mon père, ma mère et Sheila, d'Eric Romand, Editions Stock, 14,50 euros.

Var-matin
week-end
N° 75 • 6 octobre 2017 • L'hebdo loisirs de la Côte d'Azur et du Var

LIVRES



Premier roman autobiographique pour Eric Romand, coiffeur de studio qui coécrit aussi la pièce *Comme à la maison*, actuellement au Théâtre de Paris. (DR)

Eric Romand

L'instinct de survie en milieu toxique

Derrière le titre accrocheur, le parcours d'un gamin aux rêves trop grands, dans une famille ouvrière des années soixante-dix. Et la difficulté, pour un enfant différent, de faire accepter son homosexualité par un père alcoolo, brutal et coureur.

par FRANCK LECLERC
fleclerc@nicematin.fr
@franckleclerc06

Mon père, ma mère et Sheila. *Eric Romand. Éditions Stock. 112 pages. 14,50 €.*

C'est un petit livre qui n'a l'air de rien et pourtant nous emporte. Un petit livre que l'on choisit sans trop savoir pourquoi, juste parce que le titre amuse et intrigue. *Mon père, ma mère et Sheila*. Le roman de Romand. Eric Romand, coiffeur à la ville comme à la scène où Géraldine Nakache, Sara Forestier, Léa Seydoux ou Cristiana Reali comptent parmi ses fidèles. Pour le lectorat quinqua, l'identification est immédiate et ce n'est pas le moindre charme du récit. On a tous eu notre tante Paulette. Tous connu la Peugeot 504 du grand-père avec double réserve de bonbons acidulés dans la boîte à gants et de papier toilette dans la malle arrière. Repères gravés dans une époque révolue : *« Une époque fantasmée et joyeuse. Celle des Trente Glorieuses. »*

Mais, très vite, tout dérape. L'harmonie n'est pas le point fort de ce biotope où le mariage bancal de parents, trop jeunes pour le voyage, a tout fait de partir *« en sucette »*.

Le tempérament de l'enfant est une ombre de plus au tableau. Manifestement, ce garçon n'est pas comme les autres. Passe encore qu'il écoute en boucle le dernier tube d'une *« chanteuse à pédé »*. Mais on lui découvre bientôt un penchant pour le maquillage et les robes. *« Pour mon père, la découverte de mon homosexualité est un choc. Probablement même une sorte de honte. »*

> « Pour mon père, la découverte de mon homosexualité est un choc. Probablement même une sorte de honte. »

Un témoignage qui incite à la tolérance

Derrière le chromo, c'est moins beau. Les coups pleuvent. Le père alcoolo est aussi un coureur de jupons qui terrorise son foyer avant de mettre les voiles. Eric Romand dépeint *« une famille ouvrière des années soixante-dix où l'on ne manque de rien, mais dont la pauvreté culturelle est immense »*. Un désert en pleine province lyonnaise. *« On ne lit pas, on ne s'intéresse pas aux autres, on a peur de tout ce qui est étranger. »*

L'adolescent rêve de devenir architecte ? Par commodité, on lui invente une vocation de coiffeur. *« Ma mère voyait bien que j'étais quelqu'un de plutôt créatif. Mais dans le spectre de notre milieu, une phrase revenait sans arrêt : les études, c'est pas pour nous. Un vrai complexe social. »*

Pour le père, régi par *« des pulsions d'échec »* irrépressibles, l'histoire se termine mal. Pas pour le fils qui décide de partir. *« Je sentais que cet environnement m'était toxique. J'avais un instinct de survie. »* Les années passent, mais pas son désir d'écriture. *« Pourquoi pas moi ? »*, finit par se dire Eric que son entourage unanime encourage. À commencer par son compagnon, le comédien Pierre Cassignard. *« Il m'a beaucoup soutenu. Comme on se soutient entre gens qui s'aiment. »*

Mon père, ma mère et Sheila n'a rien d'un règlement de comptes. C'est plutôt, pour son auteur, un acte de libération. Parce qu'il aborde comme une évidence le droit à la différence, le témoignage de l'auteur incite à la tolérance et les premiers retours vont bien dans ce sens.

Eric Romand a, depuis, coécrit *Comme à la maison*, une pièce qui se joue au Théâtre de Paris. La question de sa légitimité ayant été tranchée, se pose désormais celle du livre d'après. Sans panique : *« Je n'ai pas l'impression d'avoir tout dit ni d'être à court. »* C'est le début d'un autre parcours.

LA DÉPÊCHE DU MIDI

l'espérance d'un baiser Raphaël Esrail. Il a attendu plus de 70 ans pour raconter, mais ses souvenirs d'Auschwitz sont intacts et constituent une pierre de plus dans l'histoire de la Shoah. A 92 ans, Raphaël Esrail, grandes lunettes et doux sourire, explique sur les plateaux de télévision qu'il avait d'autres choses à faire avant de se mettre à écrire, sous l'insistance de sa petite-fille. Il avait à vivre. « L'espérance d'un baiser », c'est celle qui l'a tenu vivant dès son arrestation à Lyon en janvier 1944, un baiser de Liliane, la jeune déportée qui lui confie ses deux petits frères à Drancy. Ils partent au mieux pour l'enfer, au pire pour la mort. Pour Raphaël, ce sera l'enfer, qu'il raconte au présent et sans apitoiement. La faim, le froid, la violence, l'immense joie d'échanger un signe de vie avec Liliane détenue dans les baraquements de Birkenau...L e jeune prisonnier de 20 ans est inchangé sous la plume de l'homme de 90, la clarté de sa mémoire est confirmé par les paragraphes que son épouse a intercalés dans son récit. Car l'espérance d'un baiser a été comblée, ils se sont retrouvés et ne se sont plus quittés. Ed. Robert Laffont, 285 pages, 19 €.

bavardages : les entretiens égarés Henri Matisse, Pierre Courthion. A la manière de Proust, tout l'art d'Henri Matisse était relié à une perception, une expérience, un souvenir, c'est ce qui apparaît dans un recueil de propos de 1941 jusqu'alors inédits (il les trouvait trop privés). « Créer, c'est exprimer ce que l'on a en soi », affirme-t-il, et il avait tant de couleurs en lui, qu'il utilisait franches, à la sortie du tube ! Rescapé d'une crise d'appendicite qu'on n'opérait pas encore, le jeune homme promis par son père à une carrière juridique emploiera la boîte de couleurs offerte par sa mère à peindre un moulin, qu'il signe Essitam : Matisse à l'envers. Sa vocation était née. Trop privé ? Tout simplement passionnant ! Ed. Skira, 272 pages, 18 €.

mon père, ma mère et sheila Eric Romand. Premier roman puisé dans son enfance des années 70-80 à Villeurbanne, l'album de famille qu'ouvre Eric Romand est celle de Français moyens, comme l'était la chanteuse à paillettes qui remplace la bonne du titre. Car chez Eric, « Riquette », pour son père qui se moquait de ses manières, c'est maman qui briquait les robinets en regardant par la fenêtre. Comme autant d'instamatics à peine décolorés par le temps, les fragments de ce court récit décochent des flèches à l'encre violette. Touché! Ed. Stock, 109 pages, 14,50 €. P.M.

LA VOIX DU NORD

UN LIVRE

MON PÈRE, MA MÈRE ET SHEILA

ÉRIC ROMAND

Derrière le titre, on s'attendrait presque à un album de famille des années 70-80 avec dedans une pointe de nostalgie façon Delerm. Mais dans sa chambre, un petit garçon écoute Sheila sur son mange-disque rouge et rêve de porter des robes : dans sa famille de machos moyens, tout le monde a compris, mais personne ne dit rien. C'est un récit d'enfance poignant qui fait vibrer ce petit livre court. L'écriture y semble ciselée par l'urgence à vivre une fois qu'il reste à assumer l'adulte qu'on est devenu. Comme si l'auteur n'avait pas envie d'en faire tout un roman. En tout cas pas aussi violent que chez Eddy Bellegueule. Mais c'est entêtant et juste comme une rengaine. ■ **C. L.**

STOCK, 108 P., 14,50 €.